

Bernhard Streck

La religion de Leo Frobenius

Les ethnologues ont l'habitude de décrire les religions des autres, pas leurs propres croyances. C'est rare dans les sciences humaines de trouver des informations sur les convictions religieuses des chercheurs. En scrutant attentivement leurs écrits, publiés ou non, on trouve tout de même certaines indications des auteurs sur les valeurs qu'ils n'ont peut-être pas toujours eu l'intention de dévoiler au public, même si, ou peut-être justement parce-que celles-ci sont en relation étroite avec la théorie et la pratique de leur science. Nous prenons ici l'exemple de Leo Frobenius (1873-1938), chercheur qui resta en marge du monde académique, pour illustrer cette relation plutôt apocryphe entre les convictions de base et les opinions publiées.

Ethnologue autodidacte, Leo Frobenius développa déjà très jeune un réel enthousiasme pour les mythologies du monde entier et publia pas une »mythologie mondiale«, mais un catalogue de thèmes mythologiques ou »mythologèmes« qu'il présente comme universels (*Die Weltanschauung der Naturvölker* - »La cosmovision des peuples primitifs«, 1898; *Im Zeitalter des Sonnengottes* - »À l'ère du Dieu Soleil«, 1904). À la différence des Mythologiques écrites bien plus tard (1964-71) par Claude Lévi-Strauss (1908-2009), il ne s'agit pas ici de structures formelles de la pensée, mais plutôt d'une cosmologie archaïque un peu dans le sens des archétypes que l'on trouve dans les œuvres également postérieurs de C. G. Jung (1875-1961) ou de Mircea Eliade (1907-1986). À la recherche de ces images archétypiques d'évolution cosmique, Frobenius a collectionné, dans sa phase de recherches sur le terrain (12 expéditions à l'Afrique entre 1904 et 1935), des contes populaires et puis des peintures rupestres copiées à la main.

La naissance dans la mort, l'assassinat ritualisé du Roi Sacré ou du Grand Prêtre, la complémentarité des sexes (par exemple dans les chiffres 3 et 4 en leur somme 7), la loi que pour les cultures tout apogée doit inévitablement être suivi de déclin - ce sont des idées qui ont déterminé toutes les phases du travail de ce chercheur de telle

sorte qu'on peut se demander si elles sont basées uniquement sur ses observations ethnographiques ou plutôt relationnées à des influences reçues avant sa formation de chercheur et que l'on pourrait expliquer à partir de sa biographie.

Fils fidèle du lieutenant-colonel et architecte militaire prussien Herman Theodor Frobenius (1841-1916) Leo Frobenius a grandi avec une idéologie très répandue en Allemagne depuis les guerres napoléoniennes, appelée parfois «religiosité militaire» et qui trouve peut-être sa première expression littéraire dans le chant guerrier de Ernst Moritz Arndt *Der Gott, der Eisen wachsen ließ...*, («Le dieu qui a fait croître le fer, n'a pas voulu de serfs ...»). La foi chrétienne s'y trouve plus ou moins réduite à une croyance presque aveugle dans le destin accepté avec fatalisme qui rappelle des schémas païens plutôt que l'Évangile de Foi, d'Amour, d'Espérance. Pour Frobenius, c'est l'idée de servir qui se trouve au cœur de ses opinions, et qui demande d'abord le sacrifice, ou l'auto-sacrifice, aussi bien du roi que du sujet. La culture, c'est un plan de service. Aux yeux des militaristes et des nationalistes (allemands seulement ?), les actes d'homicide commis contre les autres comme ceux contre soi-même portent en eux le germe du Renouveau. C'est ainsi que les réformateurs prussiens ont compris la défaite de Iéna en 1806 comme une chance pour changer et renouveler l'armement. Plus tard, même un peintre expressionniste comme Franz Marc (1880-1916) a cru pouvoir attendre de la Première Guerre Mondiale une «purification».

Plus tard, dans sa correspondance avec l'empereur exilé Guillaume II, Frobenius s'est vu reprocher d'être en déficit avec la théologie chrétienne. Il répondit pour se défendre que c'était la «Mission entre les Païens» qui l'aurait éloigné du Christianisme hérité de ses ancêtres (entre lesquels il cite «beaucoup d'ecclésiastiques»).